

الذاكرة الموروثة والمنفى في رواية "أنا أتذكر الفلوجة" لفرات العاني: دراسة في التخيل السيري

La mémoire héritée et l'exil dans le roman '*Je me souviens de Falloujah*' de Feurat Alani : Étude de l'autofiction

بثينة سعدون غانم

Buthania Sadoon Ghanim

قسم اللغة الفرنسية الجامعة المستنصرية بغداد العراق

Faculté des lettres, Université Al-Mustansiriyah, Bagdad, Irak

Email : buthaina838@uomustansiriyah.edu.iq

Abstract

The novel "*I Remember Fallujah*" by Furat Alani is part of a fictional autobiographical approach in which the author explores the connections between memory, exile, and identity. Through a narrative that blends real facts with fictional elements, Alani questions the transmission of familial and collective memory, while depicting the tensions arising from dual cultural belonging. This study aims to analyze how autobiographical narration becomes a tool for reconstructing the past, how symbols shape the narrator's journey of identity, and how contemporary Iraqi history influences the individual. By examining the relationship between space, memory, and identity, we seek to understand how literature can interpret the complex experience of exile.

Keywords: Autobiographical fiction – Inherited memory – Exile – Dual identity – Literary symbols.

Résumé

Le roman de Feurat Al-Ani, *Je me souviens de Falloujah*, s'inscrit dans une démarche autofictionnelle dans laquelle l'auteur explore les liens entre la mémoire, l'exil et l'identité. À travers un récit mêlant faits réels et éléments fictionnels, Alani

aborde la question de la transmission de la mémoire familiale et collective, tout en dépeignant les tensions nées de la double appartenance culturelle. Cette étude vise à analyser comment le récit autobiographique devient un outil de reconstruction du passé, comment les symboles façonnent le parcours identitaire du narrateur et comment l'histoire irakienne contemporaine façonne l'individu. En examinant le rapport entre l'espace, la mémoire et l'identité, nous cherchons à comprendre comment la littérature peut expliquer l'expérience complexe de l'exil.

Mots-clés : Autofiction – Mémoire héritée – Exil – double identité- les symboles littéraires

ملخص البحث

رواية "أتذكر الفلوجة" لفرات العاني هي جزء من نهج ذاتي خيالي يستكشف فيه المؤلف الروابط بين الذاكرة والمنفى والهوية. من خلال قصة تجمع بين الحقائق الحقيقية والعناصر الخيالية، يتساءل العاني عن انتقال الذاكرة العائلية والجماعية، في حين يصور التوترات الناتجة عن الانتماء الثقافي المزدوج. تهدف هذه الدراسة إلى تحليل كيفية تحول السرد الذاتي إلى أداة لإعادة بناء الماضي، وكيف تشكل الرموز رحلة هوية الراوي، وكيف يشكل التاريخ العراقي المعاصر الفرد. من خلال دراسة العلاقة بين الفضاء والذاكرة والهوية، نسعى إلى فهم كيف يمكن للأدب أن يفسر تجربة المنفى المعقدة.

الكلمات المفتاحية: التخيل السيري- الذاكرة الموروثة- المنفى - الهوية المزدوجة- الرموز الادبية

Introduction

Le thème de l'exil et de la mémoire héritée revêt une importance particulière dans la littérature francophone contemporaine, qui accorde une attention particulière aux transformations politiques, sociales et psychologiques observées dans le monde arabe et à leur impact sur les individus qui ont émigré ou ont été déplacés de leur pays d'origine pour une raison ou une autre. L'autofiction est devenue un moyen populaire de documenter les expériences personnelles et collectives, mettant en évidence des thèmes liés à la migration, au déplacement et à la recherche d'identité. Cela en fait un axe central des récits francophones qui abordent les questions de diaspora et de mémoire. Aborder l'exil comme une expérience complexe de perte et de recréation reflète la réalité de nombreux écrivains écrivant hors de leur pays d'origine, renforçant la présence de ce thème dans la littérature mondiale récente.

Le roman *Je me souviens de Falloujah* (2023) du jeune journaliste et écrivain franco-irakien Feurat Al-Ani est une œuvre littéraire remarquable qui a reçu un large succès critique. Il a remporté le Prix de littérature arabe 2023 de la Fondation Jean-Luc Lagardère et de l'Institut du monde arabe à Paris. Dans ce roman, l'auteur propose une

réflexion profonde sur la mémoire héritée et l'exil, présentée à travers le médium de l'imagination autobiographique.

L'une des raisons les plus importantes pour lesquelles nous avons choisi ce roman est de mettre en lumière l'écrivain Feurat Al-Ani, qui considère qu'une voix littéraire française persistante reforme les récits sur l'identité, l'exil et la mémoire d'un nouveau point de vue. Bien qu'il ait reçu des prix prestigieux tels que le "Prix de la littérature arabe", nous ne le voyons pas suffisamment mis en valeur par rapport à d'autres littératures de la diaspora, ce qui fait de cette recherche une simple tentative de mettre en lumière son rôle sur la scène littéraire francophone.

L'étude actuelle vise à comprendre la nature du projet du romancier-narrateur qui recherche son passé à travers celui de son père. Nous pouvons résumer la problématique de recherche en plusieurs points. Tout d'abord, comment Al-Ani utilise-t-il l'autofiction pour transférer la mémoire entre les générations ? Deuxièmement, quel est le rapport entre l'espace parisien et le sentiment d'exil du narrateur ? Troisièmement, comment l'histoire irakienne contribue-t-elle à approfondir le récit biographique ? En fin Quel est le rôle des symboles (la valise- la rivière) dans la formation de la double identité du narrateur ? C'est à ces questions que nous allons tenter de répondre.

En s'appuyant sur une méthodologie analytique fondée sur deux points principaux : l'autofiction et l'identité narrative, pour comprendre comment se forme la mémoire héritée à travers l'expérience de l'exil. Dans cette perspective, notre étude s'articule autour de quatre axes principaux :

Nous analyserons d'abord comment l'autofiction devient un moyen de transmettre la mémoire héritée entre les générations à travers l'exemple du narrateur et de son père. Ensuite, nous étudierons le rapport entre l'espace parisien et le sentiment d'exil vécu par le narrateur, et comment ce décalage géographique influence son identité. Puis, nous examinerons comment l'histoire contemporaine de l'Irak façonne la mémoire individuelle et collective au sein du récit. Enfin, nous analyserons le rôle des symboles, notamment la rivière et la valise, dans la construction de la double identité du narrateur. Notre objectif est de montrer comment Je me souviens de Falloujah construit une mémoire individuelle à partir d'une mémoire historique brisée, et comment l'autofiction devient un espace pour penser l'exil et la reconstruction identitaire.

1. L'approche de l'autofiction dans le roman

L'autofiction est un genre littéraire hybride qui allie autobiographie et fiction, permettant à l'auteur de s'exprimer en mêlant faits personnels et éléments fictifs. Ce type d'écriture redéfinit l'identité et révèle la tension entre vérité et récit, l'objectif n'étant pas simplement de documenter une biographie, mais de la reformuler dans un texte littéraire. Le terme « autofiction » a été inventé par l'écrivain et critique français Serge Dubrovsky en 1977 pour décrire cette forme d'écriture, comme l'indique sur la quatrième de couverture de son livre *Fils* :

" Autobiographie ? Non. C'est un privilège réservé aux importants de ce monde au soir de leur vie et dans un beau style. Fiction d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau. Rencontres, fils des mots, allitérations, assonances, dissonances, écriture d'avant ou d'après littérature, concrète, comme on dit musique. Ou encore, autofiction, patiemment onaniste, qui espère faire maintenant partager son plaisir " (Dubrovsky, 2001)

Dans le contexte arabe, le Dr Issam Al-Asal souligne que :

L'autobiographie prend pour point de départ et d'arrivée la notion du soi, ce qui place le lecteur dans une attente d'un discours qui aborde les non-dits, contribuant ainsi à la formation de la personnalité créatrice (Al-Asa'l, 2009, p. 2) .

Cette conception place le moi écrivant au centre du texte, non seulement comme matière narrative, mais aussi comme force génératrice de sens. Cette approche montre comment l'autofiction arabe, à l'instar de son équivalent occidental, oscille entre le réel et l'imaginaire, ouvrant ainsi un espace narratif qui reconstitue le soi à travers l'écriture et la mémoire.

Dans cette perspective, les textes autofictionnels dévoilent souvent des indices implicites que le lecteur peut facilement remarquer en fonction des similitudes entre l'auteur et les personnages de ses œuvres, ce qui convainc le lecteur de l'existence d'une correspondance entre les deux. L'écrivain choisit de nier cette correspondance ou préfère ne pas la confirmer explicitement, ce qui laisse la porte ouverte à l'interprétation et aux spéculations sur la recherche de ces correspondances dans le

roman d'Al-Ani semble être un processus très enrichissant qui commence par le titre du roman. Bien que le titre soit percutant et capture l'essence du roman, il porte des significations claires, invitant le lecteur à réfléchir aux thèmes centraux du récit. Il commence par le pronom « je » et le verbe au présent « me souviens », ce qui indique la nature personnelle de la mémoire. « Je me souviens » peut également indiquer un processus continu de réflexion et de récupération qu'une personne traverse pour comprendre son passé et son impact sur son identité actuelle. Bien que Falloujah soit un lieu associé à la mémoire collective des Irakiens après 2003, elle représente les racines du personnage principal du roman, Rami Ahmed, et celles du narrateur, Feurat Al-Ani.

La correspondance des noms entre l'écrivain et le héros est frappante, car ils portent le nom de Feurat, qui est également lié au fleuve de l'Euphrate, qui constitue un élément central de l'histoire, de la mémoire et de la géographie de l'Irak. Une autre correspondance se trouve dans le nom Amir, car le héros Rami porte le pseudonyme « Amir Mulla », et le nom Amir est le nom du père de Feurat Al-Ani. Les deux partagent la même histoire liée de résistance contre le régime, à la demande d'asile en France et même à la date de la mort de son père en 2019.

Les correspondances ne s'arrêtent pas là, mais s'étendent à la profession comme de journaliste partagée par Al-Ani et son héros dans le roman.

Malgré la présence de nombreux événements fictifs qui trompent la mémoire du lecteur et remettent en question ses perceptions que le roman est une autobiographie, il emmène le lecteur vers une réflexion profonde sur des questions humaines majeures. Il le pousse à réfléchir davantage sur la relation entre le passé et le présent, entre la mémoire et l'oubli, entre la patrie et l'exil. Ces dualités ne sont pas des thèmes secondaires, mais plutôt le cœur de l'expérience narrative, qui cherche à explorer l'identité humaine et à comprendre les transformations que les humains subissent au fil du temps.

2. La mémoire comme expérience silencieuse et complexe

Dans le roman *Je me souviens de Falloujah*, le processus de transférer de la mémoire du père au fils apparaît comme un processus plein de tensions et d'interruptions et très complexe. Le narrateur utilise une voix à la première personne cohérente avec le soi mais fragmentée par les traumatismes et les rappels soudains. Il reconstruit le récit en évoquant des scènes disjointes remplies d'hésitation et d'interruption au son d'une voix ou à l'éclatement d'un souvenir. Il oscille entre passé et

présent sans ordre chronologique fixe, conférant au récit une profondeur qui reflète la confusion intérieure et les émotions conflictuelles.

Rami, le père, représente une génération qui a vécu une enfance torturée à Falloujah, représentée par la mort de sa mère, Mahja, et la cruauté de sa belle-mère, Samia, qui l'a forcé à oublier tous les souvenirs de sa mère, Mahja:

Rami comprit vite qu'il ne devait pas en parler. Samiya interdisait qu'on rappelle la vie d'avant, qu'on se souviennne de Mouhja la citadine "(Alani, 2023, p. 33)

Cela lui a fait porter une mémoire silencieuse représenté par sa phrase qu'il répétait toujours : « *C'est trop compliqué.* » (Alani, 2023, p. 19). Ce silence constituait un mécanisme de défense pour l'ego, car il protégeait la personne de faire face à des sentiments difficiles ou à des souvenirs douloureux. Il réduisait l'impact des expériences négatives sur l'ego, évite les conflits internes et atténuait l'anxiété. (Freud, 2001, pp. 52-62). Ce silence du père continue, en renforçant le sentiment de vide et de confusion chez le fils qui est devenu un obstacle à la communication entre eux. Cela a incité Feurat à chercher lui-même la vérité et à essayer de comprendre son identité en déchiffrant l'énigme de l'identité de son père à travers sa perte de mémoire.

« J'ai éprouvé le besoin urgent de faire parler ce père autrefois taiseux, sourd d'une oreille, de lui rendre la vue, de le comprendre, de l'écouter me relater sa vie d'avant et, qui sait, de découvrir ce secret interdit, que l'amnésie m'avait peut-être dérobé. Une envie coupable, aussi, de satisfaire ma curiosité. Je n'avais jamais eu accès au grand récit de mon père. » (Alani, 2023, pp. 18-19)

Ce silence effaçait l'identité de Feurat, le torturait et le faisait remettre en question le point, en disant :- *Que valait le fait de ne rien dire face à la souffrance de ne plus savoir ?* (Alani, 2023, p. 37). Le silence dans le roman est présenté comme une force influente sur les relations et l'identité, et reflète le conflit entre le besoin de connaissance et le désir de supprimer et d'ignorer le passé.

La perte de mémoire de Rami devient un tournant, comme l'exprime le protagoniste, Feurat, en disant :

« Cet accident de la vie m'a donné l'espoir de faire connaissance avec celui qui durant toute mon enfance s'est tu sur son passé. Maintenant que sa fin approchait, allait-il enfin déballer sa valise invisible ? » (Alani, 2023, p. 20)

À travers ce processus complexe de reconstruction de la mémoire, la mémoire de Rami s'est formée et il a trouvé dans l'oubli une occasion en or de redécouvrir son identité perdue.

3. La Transmission de la mémoire à travers les générations

Selon la théorie des générations (ou sociologie des générations) avancée par dans son essai *"Le Problème des générations"* En 19^o٢, les gens sont excessivement influencés par l'environnement socio-historique (en particulier, les événements observables auxquels ils participent activement) qui domine leur jeunesse, formant, sur la base de cette expérience, des générations sociales qui à leur tour deviennent des agents de changement et donnent lieu à des événements qui façonnent les générations futures. (Mannheim, 1952, pp. 10-30)

Les expériences difficiles de l'enfance ont eu un impact profond sur la personnalité de Rami, lui laissant un sentiment constant d'isolement et de non-lieu :

Aussi loin que je m'en souviens, trois sentiments étroitement liés m'accompagnaient dès mon plus jeune âge: l'anormalité, le mensonge et la solitude. (Alani, 2023, p. 67)

Son engagement dans la politique et l'activité révolutionnaire dans sa jeunesse (son association avec le communisme trotskiste) était le résultat direct de l'environnement social et politique dans lequel il vivait, comme l'indique le texte :

"À cette époque, en Irak, trois courants politiques s'opposaient : le communisme, dont les membres étaient des fidèles de Qassem, le parti Baas, courant nationaliste arabe montant, et le trotskisme, dont faisait partie Rami. Attiré par les cercles de l'extrême gauche... tout avait passionné Rami. Depuis, il clamait à qui voulait l'entendre : « Trotski m'a sorti de ma prison mentale et m'a mis à l'épreuve de la vie réelle. » (Alani, 2023, pp. 160-161)

Rami a été arrêté et soumis aux pires formes de torture à la suite des dénonciations de sa belle-mère. Son évasion du camp de torture « Qasr al-Nihaya » a été un début auquel il ne s'attendait pas après avoir subi les formes de torture et d'humiliation les plus graves. Ce choc et tout ce qui s'y rapporte sont restés secrets. Cela fait de lui un membre d'une "génération sociale" selon la définition de Mannheim.

Cependant, malgré la solidité de la théorie de Mannheim, certains chercheurs critiquent sa précision dans la détermination de l'influence des facteurs sociaux. Certains soutiennent que les expériences individuelles jouent un rôle plus complexe que ce que suggère la théorie.

Marianne Hirsch, auteure de la théorie de (La postmémoire) va plus loin et définit cette mémoire comme le processus de transfert de la mémoire douloureuse, qu'elle soit liée à des guerres, à des catastrophes sociales ou à un génocide, de la génération des victimes (la première génération) à la génération des enfants (la deuxième génération). Cette mémoire n'est pas transmise directement ou personnellement, mais plutôt à travers divers médias, que Hirsch décrit comme suit :

La mémoire ultérieure est une mémoire indirecte, acquise par la répétition intense d'histoires, d'images et de comportements parentaux. C'est une mémoire construite à travers des représentations culturelles et psychologiques. (Hirsch, 2008, p. 114)

Cette citation reflète la manière dont Feurat essayait de construire son identité à travers les photos, *jaunie, agrafées sur une petite carte. À l'endroit des noms et prénoms écrits en arabe et en anglais: Amir Mullah. Je ne compris pas tout de suite ce que je lisais. Mon père s'appelait Rami (Alani, 2023, pp. 42-43)*

Concernant l'impact de ces traumatismes sur les générations, Hirsch affirme dans sa théorie :

La mémoire ultérieure montre comment le traumatisme ne disparaît pas, mais se transmet de génération en génération comme un lourd héritage, remodelant l'identité et les relations. (Hirsch, 2008, p. 125)

Cette citation est correspondre parfaitement avec l'idée du roman, car le traumatisme de Rami affecte Feurat même s'il ne le vit pas directement. Le silence de son père, correspond à ce que Hirsch décrit dans sa théorie :

traumatisme collectif ou culturel entretient avec les expériences vécues par les générations précédentes des expériences qu'elle "se souvient" uniquement à travers les récits, les images et les comportements dans lesquels elle a grandi. ». (Hirsch, 2008, p. 110)

La théorie de Hirsch incarne l'expérience de Furat dans la recherche de l'identité de son père et sa tentative de combler les lacunes de la mémoire silencieuse de son père et de l'interroger

Quelle est la valeur du tissu hormone ADN, un tatouage sur la peau de la peau, qui est transmissible. Et puis descendez. (Alani, 2023, p. 37)

Après avoir cherché l'origine de cette théorie, il est devenu clair qu'elle existe réellement. Al-Ani n'a pas seulement raconté la théorie à travers son roman, mais l'a plutôt discutée dans des interviews comme l'a déclaré Feurat dans une interview :

J'ai écrit un roman, imaginé les lieux et inventé les noms, mais j'ai évidemment gardé beaucoup de réalité dans « Je me souviens de Falloujah ». L'imagination est toujours inspirée par la réalité. (Al-Ani, 2023)

Ce qui nous amène à croire qu'il a utilisé la narration pour documenter un aspect de sa souffrance personnelle avec sa mémoire héritée.

4- Le choc de l'exil

Al-Ani aborde l'expérience de l'exil dans son roman dès les premières lignes à travers les souvenirs de Rami, le père, qui représente la première génération qui a lutté pour obtenir l'asile politique, mais dont les espoirs ont été brisés par l'obstacle que l'asile dépendait de sa trahison de ses collègues et de sa trahison de ses principes, que l'écrivain décrit en disant :

« Mon père avait un rêve silencieux. Réussir sa vie loin de l'Irak. Ce rêve s'est brisé dans les années 1970 à la sous-préfecture de Paris.

"Si vous ne collaborez pas, ne rêvez pas, monsieur ». (Alani, 2023, p. 11)

Tout ce qui a suivi ce moment a été une lutte pour s'adapter à la difficulté de la vie « en dehors du lieu », comme le décrit Edward Said. Mais l'impact de l'exil fut plus dur pour Feurat, qui souffrit d'isolement et de manque d'appartenance depuis son enfance, ce qu'il décrit comme suit :

Nous, nous n'avions nulle part où aller. Cet Irak lointain nous était toujours étranger à ma sœur Aroi et à moi (Alani, 2023, p. 76)

Contrairement au reste des communautés présentes en France à cette époque, l'Irak n'était pas largement connu avant la guerre du Golfe de 1990 et les événements qui ont suivi, qui ont mis en lumière l'Irak, car il n'avait pas d'histoire coloniale avec la France. Feurat s'efforçait, grâce à son imagination d'enfant, de dessiner une belle image de son

pays, dont il ne savait rien, de se débarrasser de l'étrangeté avec laquelle il était traité et de paraître normal parmi ses pairs, comme il le décrit :

« L'anormalité. Nous n'étions pas loin, tout juste au seuil de la normalité des autres. Il n'y avait guère plus déconcertant que cet entre-deux. Être à la lisière de la norme. Ni trop proche, ni trop éloigné. En marge. Je désirais plus que tout me fondre dans la masse ». (Alani, 2023, p. 67)

Feurat essayait simplement de comprendre ce qu'était ce sentiment d'être normal alors qu'il se demandait :

— *Papa, ça veut dire quoi être normal ?*

— *Tu te sens pas normal ?*

— *Nan.* (Alani, 2023, p. 69)

Le sentiment de séparation et d'aliénation que Feurat et sa sœur peuvent ressentir est le sentiment des exilés qui se retrouvent dans un environnement étrange ou séparés de leurs racines. Même le nom qu'il portait était un autre fardeau qui augmentait son étrangeté et son isolement. Il ne savait pas pourquoi il avait le nom de la rivière traversant la ville de son père, Fallujah, dans laquelle son père s'est presque noyé un jour.

Je voulais un prénom comme les autres, Karim ou François, peu m'importait, je ne supportais plus la question : Euph... quoi ? Euphrate ? C'est pas commun, ça vient d'où ?

Que dire? Que mon prénom venait d'un ailleurs inconnu ? Que nous étions une minorité parmi la minorité? (Alani, 2023, p. 67)

Mais le sentiment d'étrangeté et de déracinement s'est transformé en un autre sentiment après 1995,

L'écrivain a appelé cette période la rupture. Feurat n'était plus capable de supporter le fardeau d'être irakien. Le narrateur a ouvert ce chapitre par une déclaration dans laquelle il exprimait ce qu'il souffrait en tant qu'adolescent avec une double identité:

Je ne saurais expliquer pourquoi je ne voulais plus voir ton pays, papa. L'adolescence a beau être une crise, elle est aussi une rupture, une fuite. J'ai fermé les yeux sur l'Irak et je t'en ai voulu . (Alani, 2023, p. 153)

C'était après sa deuxième visite en Irak, lorsque le blocus économique a détruit tous les aspects de la vie en Irak. À ce moment-là, Feurat a commencé à se sentir coupable car l'exil qu'il détestait lui avait fourni tout ce dont ses pairs en Irak étaient privés. Il a eu de la chance, ironiquement, dans son exil, comme il le raconte :

L'Irak se mourait, et moi je lui tournai le dos. Je voulais me débarrasser de cette chape de plomb identitaire, (...) Pourquoi étais-je né en France et non en Irak? Que serais-je devenu là-bas? L'exil de mon père nous avait évité à ma sœur et moi de subir la guerre contre l'Iran, puis celle du Golfe et l'injustice de l'embargo. Je vivais en paix alors que j'aurais dû naître à Falloujah et supporter les bombes et le manque. (Alani, 2023, p. 155)

Le rupteur a été la plus dure et la plus difficile à décrire :

Il me semblait que le monde était trop noir, trop injuste, trop froid. Mon père et moi évitions donc de parler de l'Irak ou d'avoir une quelconque conversation sujette à tension. Nous cohabitons sans réellement échanger. Lui s'enfonçait dans son asile apolitique, et moi dans mon quartier ostracisé. (Alani, 2023, p. 179)

L'année 2009 a été un tournant important pour Feurat et son père Rami, car Rami a finalement décidé de retourner en Irak. Ce retour est cependant accompagné de déception et de sa douleur, car l'Irak de l'occupation américaine, l'Irak post-Saddam Hussein, leur était très étranger à tous deux. La visite a été témoin de l'assassinat de Hatem, l'ami d'enfance de Rami, après quoi Rami a décidé de revenir et de demander officiellement la nationalité française, comme le dit Furat :

Rami tournait une deuxième fois le dos à son pays. À son retour, il fit ce qu'il avait sans cesse repoussé, après toutes ces années: demander la nationalité française. (Alani, 2023, p. 228)

Rami et Furat ont réalisé que l'Irak dans lequel ils étaient venus avait disparu, reflétant la déconnexion de la mémoire culturelle qu'Assman décrit comme la mémoire culturelle perdue dans le contexte des guerres. (Assmann, J., & Czaplicka, J., 1995).

Ici, l'autofiction se révèle telle que Dubrovnyk la définit, puisque l'écrivain utilise l'imagination pour dire la vérité. Al-Ani explique cela en disant:

Le but de ce roman était aussi de répondre à des questions auxquelles je n'avais pas de réponses. Lorsque mon père est décédé, j'ai ressenti un besoin urgent d'explorer ce fantasme, de l'honorer mais aussi de répondre aux demandes et

aux désirs non résolus de l'enfant, et surtout d'être en paix avec mon histoire.
(Al-Ani, 2023)

Bien que le sujet de l'exil ne soit pas nouveau, ayant déjà été abordé dans les livres d'Edwar Said et les romans d'Amin Maalouf, la présentation d'Al-Ani n'était pas simplement une biographie familiale, mais plutôt une réflexion littéraire sur la compréhension du concept de double identité pour le réfugié irakien ce cas indépendant, basé sur la propre expérience du narrateur.

5- Le rôle des symboles dans la formation de la double identité du narrateur

Le sujet de la double identité est un sujet très complexe et important dans la littérature contemporaine et postcoloniale, reflétant le conflit des cultures. Dans le roman *Je me souviens de Falloujah*, Al-Ani utilise des symboles pour incarner ce conflit et approfondir la compréhension des identités hybrides. L'utilisation de symboles est un outil puissant en littérature, permettant à l'écrivain d'incarner des idées profondes à travers des éléments concrets. Le symbole est considéré comme un lien entre l'idée et la réalité, transformant le texte en un espace indépendant de signification et d'interprétation. C'est là que réside la puissance du texte à dialoguer avec le lecteur, comme le souligne Paul Ricœur, qui voit le texte comme un espace de sens indépendant dont les interprétations varient selon le nombre de lecteurs. Cela coupe le lien de l'écrivain avec le texte, mais à travers le texte, l'auteur atteint le lecteur, tout comme le lecteur atteint l'auteur (Ricœur, 2000, pp. 543-547)

Parmi les symboles les plus significatifs utilisés par Al-Ani figurent la rivière et la valise, que nous analyserons séparément en raison de leur richesse symbolique.

La rivière:

Le fleuve Euphrate occupe une place particulière dans le roman d'Al-Ani. L'Euphrate n'était pas seulement un élément géographique, puisque le héros Furat portait le nom du fleuve. L'écrivain a également utilisé le symbole de la rivière pour représenter l'expérience de vie du narrateur. La rivière était le refuge de Rami après la mort de sa mère, Muhaja.

Il ouvrit la porte, contourna les trois femmes et courut pieds nus jusqu'à la rive gauche de l'Euphrate pour s'isoler. (Alani, 2023, p. 21)

L'écrivain a également utilisé l'idée d'enterrer la pastèque au fond de la rivière comme signe de maturité et de dépassement des chagrins du passé, mais l'idée plus profonde était le symbole de la vie et de la mort que l'Euphrate portait. Les premières

expériences de Rami avec la mort ont eu lieu sur la rive de cette rivière, comme le narrateur le décrit en détail :

L'Euphrate n'était plus qu'une mer déchaînée qui souhaitait en finir avec lui. Rami luttait pour rester vivant (Alani, 2023, p. 27)

Puis il revient nous raconter à travers Hatem, l'ami d'enfance de Rami, qu'il a choisi le prénom de son fils en souvenir de cette expérience, le prénommant Feurat

" *Euphrate, Je porte le nom de ce qui aurait pu tuer mon père*". Pour que ce fleuve se transforme en un pont reliant le passé au présent entre l'identité irakienne de Rami et l'identité française de Feurat.

La valise:

Malgré l'importance du fleuve en tant que symbole dans le texte, le sac portait un symbole plus profond, car il apparaissait comme un symbole d'espoir et de désespoir, le héros du roman comparant l'identité à un voyage avec une valise invisible :

L'identité est un long voyage solitaire. Chaque voyageur porte une valise. C'est une valise que tu ne vois pas. Elle est invisible, mais elle est là. (Alani, 2023, p. 17)

Mais la chose la plus importante n'est pas la valise elle-même, mais les choses qu'elle contient, que le narrateur décrit en disant :

Au cours de ton existence, cette valise va se remplir de rencontres, d'objets, de souvenirs, d'expériences, bonnes et mauvaises. (Alani, 2023, p. 17)

Il revient ensuite pour souligner qu'il faut faire attention à garder le sac léger pour pouvoir avancer, le vider de tout ce qui n'est pas important et ne garder que ce qui est important pour nous.

Pour qu'elle ne soit pas trop lourde et pour que tu puisses avancer, tu devras enlever certaines choses inutiles et garder les plus importantes. (Alani, 2023, p. 17)

Le dernier paragraphe fut le plus émouvant pour Feurat, qui commençait à comparer la mémoire de son père à un sac qui aurait été vidé de tout ce qui était inutile, se

demandant : « *Mon père a-t-il vraiment vidé ses sacs ?* » (Alani, 2023, p. 19) La valise de son père était également liée à un autre élément qui animait la mémoire de Feurat : l'odeur de naphthaline qui l'entourait. Cette odeur était plus tard liée à une autre odeur : l'odeur de souffrance, qui était fortement présente dans sa mémoire lorsqu'il était témoin de la bagarre de son père avec deux personnes dans le métro, et lorsqu'il eut sa première bagarre au même endroit.

Il convient de noter que cette valise est la seule chose qui accompagnait Rami après son évasion de la prison de palais de la fin et sa décision de voyager, y plaçant toutes ses photos et souvenirs personnels après que les services de renseignement l'aient dépouillé de tout ce qu'il possédait à l'époque.

De cette façon, nous voyons que les symboles ont contribué à la construction de l'identité du narrateur à travers un dialogue constant entre son passé et son futur, entre l'Euphrate qui emporte les soucis du passé et le sac qui porte l'espoir du futur.

Selon les recherches du Dr Sattar Jabbar et de Haider Sadiq, la « mémoire » est un thème fondamental qui combine identité, histoire et mémoire. Où il est mentionné :

« La trace mnésique constitue un auteur essentiel dans lequel se regroupent les autres thèmes comme l'identité, l'histoire et la mémoire. » (Radhi, S. J., & Kareem, H. S., 2018, p. 4)

L'utilisation répétée par le narrateur du symbole de la rivière et du sac dans différents contextes de son roman reflète le vide et l'absence d'identité. Le narrateur fait référence à l'absence de toute trace de son passé, comme dans les phrases « il n'existe aucune trace » (Alani, 2023, p. 205) et « Je n'ai trouvé aucune trace ». (Alani, 2023, p. 219) Cette répétition confirme que le voyage de recherche n'est pas simplement une tentative de récupérer des faits, mais plutôt une confrontation avec un vide existentiel découlant de la perte d'identité et de connexion au passé.

6- Le contexte historique irakien

Les conflits et les guerres dont l'Irak a été témoin ont constitué une partie importante de l'identité du narrateur et de son expérience en exil, car la violence et la destruction ont affecté la mémoire collective et individuelle, créant un sentiment de perte et de séparation de la patrie. Ces événements politiques et sociaux, ce contexte historique que le narrateur documente, qui commence de l'année (1952) à l'année (2019), en passant par toutes les révolutions, les coups d'État, les événements, les guerres et le blocus économique, ne se sont pas limités à être un simple arrière-plan des

événements, mais ont laissé des empreintes claires sur la personnalité et l'expérience du narrateur. Les politiques oppressives de l'État et les politiques de bâilonnement de l'époque ont laissé une empreinte claire sur la personnalité de Rami. En raison de la réalité dictatoriale oppressive de l'autorité qui a habitué les gens à la surveillance et les a tournés vers ses yeux, il a traité les gens, comme son fils le décrit, avec une soumission et une humilité exagérée, et son utilisation fréquente d'une certaine expression malgré son lien avec l'héritage culturel irakien, comme le mentionne Feurat :

Il symbolisait à lui seul cette expression irakienne que j'entendrai beaucoup plus tard et dont je ne saisisais pas encore le sens, « je te mets sur ma tête », signe de respect absolu, de soumission à un interlocuteur par principe. Peut-être cette politesse était-elle un garde-fou. (Alani, 2023, p. 48)

Pour décrire Bagdad après l'occupation, Feurat Al-Ani utilise un style descriptif précis, similaire à l'approche adoptée par Bashar Sami Yasooou dans sa recherche sur « *La description dans le récit : intégration et digression* ». Dans son roman, Al-Ani met en évidence de petits détails pour créer un portrait sensoriel qui transmet au lecteur la réalité de la ville assiégée, tout en combinant souvenirs et réalité historique pour créer un pont entre le passé et le présent.

La description est un outil essentiel qui permet au lecteur d'interagir avec le texte comme un espace riche d'apprentissage et de connaissances, car elle joue un rôle central dans l'incarnation des concepts. Dans ce contexte, Al-Ani ne se contente pas de rapporter des faits. Il transforme Bagdad en une scène vibrante par la force du détail sensoriel et émotionnel. Selon Yashooa, « le passage descriptif déclare au lecteur qu'un nouveau pacte de lecture va avoir lieu » (Yashooa, 2021, p. 574).

La description de Bagdad après l'occupation révèle des détails précis grâce à l'utilisation de symboles tels que la fumée suspendue au-dessus des bâtiments couverts de cicatrices de guerre et les véhicules blindés en feu, faisant de cet endroit un lieu qui raconte des histoires de douleur. Lorsque l'avion atterrit, Al-Ani écrit

L'avion atterrit au milieu d'un décor de film de guerre hollywoodien. Personne n'applaudit. Lorsque la porte s'ouvrit, une vague d'air brûlant dévora nos visages. On découvrit autour de nous des blindés, des soldats américains, des hélicoptères volant au-dessus de nos têtes. Apocalypse Now. Le bruit de Bagdad ressemblait à celui que j'imaginai de l'occupation. L'impuissance face à la machine de guerre, le sentiment de ne plus être chez soi. Mon père parut décontenancé. Il n'avait pas imaginé son pays ainsi souillé et tellement démuné. (Alani, 2023, p. 213)

Dans ce passage, nous remarquons comment les écrits d'Al-Ani à l'observation sensorielle d'une part et à la déception d'autre part. La guerre ne peut être perçue qu'à travers le choc physique (chaleur, bruit), mais aussi à travers la douleur symbolique de l'exil et l'impossibilité du retour, comme le narrateur continue à décrire un enfant cirant des chaussures dans la rue Rashid:

À l'aune du regard perçant de ce gamin, je pus mesurer l'évidence de cette scène dont j'étais un élément extérieur. « Les rues irakiennes sont jonchées des souvenirs de nos héros et de nos morts. Tu n'es pas de ceux-là. Tu es un étranger », me disaient ses yeux. (Alani, 2023, p. 219)

Ce regard d'un enfant inconnu agit comme un miroir brutal de l'exil intérieur. Il rappelle que le retour au pays n'efface ni la distance, ni la fracture identitaire.

La ville de Bagdad, telle qu'elle apparaît dans *Je me souviens de Falloujah*, ne se limite pas à une simple zone géographique. Il s'agit plutôt d'un espace complexe qui a été reconstruit narrativement. La ville devient le reflet de la mémoire fragmentée du narrateur et de sa relation avec le passé. Comme l'a écrit Al-Ani :

Vue d'en haut, Bagdad ressemblait à n'importe quelle ville, loin de la violence de ces six dernières années. De près, la guerre était perceptible à chaque coin de rue (Alani, 2023, p. 222)

Cette citation illustre clairement la vision contemporaine de la ville en tant qu'espace culturel et narratif. Ainsi, Saadoon et Jabbar (2023) soulignent que:

« La réflexion sur la littérature est souvent abordée à travers une métaphore cartographique, où l'on trace des lignes, explore des territoires et identifie des centres et des périphéries, mais la ville moderne ne se limite pas à un simple cadre géographique, elle engendre une nouvelle manière d'appréhender l'espace et de créer du sens à travers les productions culturelles. La topologie urbaine et la textualité de l'imaginaire se nourrissent mutuellement, contribuant à façonner notre compréhension de la ville et de notre place en son sein » (Saadoon, B., & Jabbar, S., 2023, p. 207)

De cette manière, Al-Ani double les dimensions du récit biographique ; il reconstruit l'image vivante à travers des détails tirés de la réalité de l'histoire irakienne, ce qui approfondit l'identité personnelle et collective inhérente à son expérience. Ce style contribue à faire ressentir au lecteur le pouls de l'époque et de l'histoire que l'Irak a traversée.

Conclusion

À travers cette étude du roman « Je me souviens de Falloujah » de Furat Alani, nous pouvons désormais répondre aux questions de notre recherche auxquelles nous avons tenté de trouver des solutions par l'analyse. L'écrivain a utilisé l'autofiction comme un outil pour transférer la mémoire entre les générations. Investir habilement dans l'exploration de la mémoire individuelle et collective à travers un récit qui rassemble les faits réels et la fiction, créant un espace dans lequel le passé peut être reconstruit et compris par la nouvelle génération. Les nombreux parallèles entre l'écrivain et son personnage principal renforcent également la dimension autobiographique du roman. Les symboles ont joué un rôle essentiel dans la formation de la double identité. Comme la rivière et la valise. Il incarnait le lien entre les deux cultures et aidant le narrateur à visualiser son chemin identitaire.

C'était un pont entre le passé et le présent, entre deux identités. Quant au rôle de l'histoire irakienne dans l'autofiction. L'histoire moderne de l'Irak constitue la base du roman. Contribue à approfondir notre compréhension des traumatismes individuels et collectifs. Les événements historiques ne jouent pas seulement le rôle de toile de fond, mais participent activement à la formation des identités.

On peut dire que ce roman offre une exploration profonde de la mémoire héritée et de l'exil à travers l'autofiction. Il montre comment les expériences individuelles s'inscrivent dans des trajectoires historiques plus larges et comment la littérature peut aider à comprendre ces complexités identitaires.

L'ouvrage de Furat Alani constitue ainsi une contribution importante à la littérature francophone contemporaine sur les questions de l'exil et de la mémoire.

Références

1. Al-Ani, F. (. (2023, décembre 24). " أذكر الفلوجة" فرات العاني: الهوية والذاكرة واللغة منافذ (Al Jazeera. <https://www.aljazeera.net>, Intervieweur) لفهم الذات
2. Alani, F. (2023). *Je me souviens de Falloujah*. Paris: Éditions Jean-Claude Lattès.
3. Al-Asa'l, E. (2009). Composantes rhétoriques de la littérature autobiographique. *Al-Mustansiriyah Journal of Arts* (50).
4. Assmann, J., & Czaplicka, J. (1995). Collective Memory and Cultural Identity. *New German Critique*(65).
5. Doubrovsky, S. (2001). *Fils, Paris, Galilée, 1977 ; rééd. ,, .* Paris: Gallimard, coll. « Folio ».
6. Freud, A. (2001). *Le moi et les mécanismes de défense*. Paris: Presses Universitaires de France.
7. Heim, C., & Binder, E. B. (2012). Childhood Trauma and Adult Psychopathology: A Focus on Epigenetics. *Dialogues in Clinical Neuroscience*.
8. Hirsch, M. (2008). The generation of postmemory. *Poetics Today*, 29(1).
9. Mannheim, K. (1952). The problem of generations. In P. Kecskemeti (Ed.), *Essays on the sociology of knowledge* .
- 10.Radhi, S. J., & Kareem, H. S. (2018). La chasse des traces dans Dora Bruderde Patrick Modiano. *Al-Mustansiriyah Journal of Arts*, (82).
- 11.Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire l'Oubli*. paris: Éditions du Seuil.
- 12.Saadoon, B., & Jabbar, S. (2023). La ville divisée : la représentation de la division de Paris. *Al-Mustansiriyah Journal of Arts*(105).
- 13.Yashooa, B. S. (2021). La description dans le récit : intégration et digression. *Jordan Journal of Modern Languages and Literatures*, 13(4).